



Aude de Kerros. "Au coeur du global, le local a aujourd'hui le pouvoir de rayonner à nouveau dans toute sa singularité."

L'art des territoires entre enracinement et malentendus : le regard d'Aude de Kerros

Quelle place pour l'art dans l'aménagement de nos territoires ? La création contemporaine peut-elle entrer en conflit avec le respect du patrimoine souhaité par nos concitoyens ? Quelle différence entre "art moderne" et "art contemporain" ? Comment la notion de "marché de l'art" contribue-t-elle, paradoxalement, à restreindre l'offre artistique ?

Nul n'était plus apte à répondre à ces questions qu'Aude de Kerros, dont l'œuvre picturale très riche se double d'une réflexion sur la place de l'artiste dans la cité. Son dernier livre, *L'art caché enfin dévoilé* (Eyrolles, septembre 2023) est en effet porteur d'une bonne nouvelle : grâce à la révolution numérique, des artistes, jusqu'alors "invisibilisés" par les tenants du "tout conceptuel", peuvent enfin rencontrer leur public.

Dans l'entretien qu'elle a accordé à Thierry Hory, président de SEBL Grand Est, Aude de Kerros plaide pour que les décideurs en charge de l'espace public rompent avec le parti pris d'uniformité qui stérilise la création pour renouer avec la diversité qu'attend justement... le public !

Pourquoi INTEREST

Concevoir l'aménagement du territoire avec comme perspective le développement économique, en usant du formidable levier de l'intelligence territoriale – l'intelligence économique appliquée aux territoires – tel est l'objectif stratégique que se fixe aujourd'hui SEBL Grand Est. Dans cet esprit, la lettre INTEREST – L'Intelligence territoriale Grand Est – a vocation à être une plate-forme de réflexion où des experts de premier plan, issus d'horizons différents, livrent leurs analyses et proposent des pistes d'action pour optimiser les ressources de notre région.

Plus que jamais, il s'agit d'approfondir notre réflexion, de créer de nouveaux réseaux, d'être agiles et proactifs dans une démarche stratégique sur le long terme... Dans la guerre économique planétaire, l'enracinement local et la mise en valeur des identités comme des ressources constituent des critères différenciants et positifs, à même d'optimiser nos atouts vis-à-vis de nos partenaires, sur nos territoires comme à l'international.

Née à Djakarta, aux Indes néerlandaises, issue d'une famille de marins, d'artistes et de juristes, vous avez passé votre jeunesse à sillonner la planète. Cette ouverture au monde qui est la vôtre vous fait percevoir l'art tout à la fois comme local et universel. N'est-ce pas antinomique ?

Urbanistes et architectes sont confrontés régulièrement à de multiples contradictions quand il s'agit de faire des choix esthétiques. L'une d'entre elles est qu'il leur est demandé aujourd'hui à la fois de restaurer d'une façon rigoureuse les bâtiments anciens et accueillir de l'Art contemporain dans tout projet. Depuis quelques décennies, une accumulation d'expériences malheureuses a ruiné dans ce domaine la confiance des habitants à l'égard des institutions.

Un événement fait date en ce domaine. Les réactions passionnées autour du chantier de

Notre Dame de Paris. On notera la colère de la population à l'idée de "reconstruire Notre Dame en mieux" comme cela fut envisagé par les plus hautes autorités de l'État, c'est-à-dire en lui donnant une touche "contemporaine". Ce que Viollet-le-Duc a pu faire, on ne peut plus y prétendre sans soulever un immense soupçon.

Le rejet de tout changement a été non seulement exprimé en France mais aussi dans le monde entier. Cette réaction prouve qu'un chef d'œuvre est vécu comme s'il faisait partie de soi-même, de l'âme, de l'imaginaire et cela, même pour des personnes appartenant à d'autres cultures, à d'autres religions. L'art est un langage qui se partage universellement sans traduction, sans explication, sans discours...

Cette unanimité a eu pour résultat la décision d'appliquer la Charte de Venise, très exigeante en matière de restauration, à ce

monument appartenant au "patrimoine de l'humanité". Une telle méfiance n'a jamais existé à ce point. Le public était, jusqu'à une époque récente curieux et heureux de ce qu'il considérait comme une amélioration, une mise en valeur de la ville. La modernité était aimée. Il existait à la fois une confiance dans le goût des institutions, l'excellence des artistes et un amour du changement.

Que s'est-il passé ?

Depuis quelques décennies, en France, un schisme s'est produit dans le domaine de l'art : le public se méfie désormais des institutions et les institutions méprisent socialement le public, traité avec condescendance de "populiste", de "réactionnaire"... et même pire ! L'épisode de Notre Dame de Paris est peut-être le seul cas récent où le monde politique a respecté le public qui exprimait sa peine et son désarroi, sans trop tergiverser...

En France les institutions culturelles exigent d'introduire systématiquement de l'Art contemporain dans le patrimoine. Cela s'est toujours fait mais que veut dire "contemporain" aujourd'hui ? La rupture de confiance avec le public provient de l'existence d'un malentendu fondé sur l'existence d'une double définition du mot "art" qui s'est installée dans la vie intellectuelle et artistique à partir des années 70.

C'est toute la différence que vous faites entre l'Art dans son acception commune et ce qu'on appelle désormais Art contemporain...

Art désigne dans le langage commun une création esthétique réunissant styles et courants d'expressions extrêmement divers. Sa spécificité est que c'est la forme accomplie qui porte le sens, au-delà des mots. Cette forme s'adresse à l'œil, sans discours. C'est un autre mode de connaissance. Le langage verbal ne peut s'y substituer. Les deux sont nécessaires. L'œuvre, si elle atteint son accomplissement, existe au-delà de son utilité, fonction, discours, intention. Elle rayonne bien au-delà du moment où elle a été créée. Chaque être peut s'estimer proche et familier d'une œuvre très ancienne. Il en devient contemporain en la regardant. Les courants modernes, tous apparus avant la guerre de 1914, ne sont pas en rupture avec cette définition, même si quelques mouvements extrêmes rompent le lien entre forme et sens.

Art contemporain signifie "tout l'art d'aujourd'hui" mais, dans les faits, il n'en est rien. Cette association de mots est une création apparue dans les universités et les médias vers 1975. Elle affirme une rupture avec l'expression *Art moderne*. Elle désigne uniquement l'art conceptuel sans le dire. Ainsi le conceptualisme est déclaré secrètement "seul art contemporain". Ce

n'est pas une "rupture", une "montée aux extrêmes" comme souvent dans l'art moderne ; c'est une inversion du sens du mot "art". Cette ruse verbale a pour but de déclasser l'art esthétique. Cette manipulation sémantique crée une confusion qui permet d'intimider toute personne qui n'adhère pas parce qu'elle ne comprend pas. Elle suscite la peur de ne pas être dans le coup et ouvre les voies du conformisme et de la démission.

Ce changement de définition n'est pas le fruit d'une évolution naturelle comme l'ont été tout au long de l'histoire de l'art les oscillations de polarité entre un art apollinien, où règnent harmonie, ordre et mesure et un art dionysiaque, expressionniste, vitaliste, inspiré. Il n'est pas davantage l'assimilation de nouvelles influences prises au contact de civilisations lointaines, ou encore la nécessité de s'approprier de nouveaux matériaux, technologies, d'innover, de répondre à de nouvelles nécessités.

L'œuvre selon l'Art contemporain, c'est le concept. Son incarnation est secondaire et même superflue. L'acheteur possède le concept sous forme de contrat d'achat. Ainsi quand l'artiste Maurizio Catellan vend 120 000 dollars l'œuvre intitulée *The Comedian*, soit une banane scotchée sur un mur, son concept est énoncé sur des contrats de vente existant en cinq exemplaires. L'acheteur, contrat en poche, a intérêt à le revendre rapidement. Plus nombreuses sont les reventes, plus élevée est la cote. En l'occurrence deux ont été achetées par des musées, trois par des collectionneurs privés. L'œuvre crée de la monnaie. Dans le cas présent, les détenteurs de contrats se chargent d'acheter scotch et bananes pour éventuellement en orner leur salon.

Les devoirs de l'artiste contemporain sont différents de ceux de l'artiste d'art !

Il doit être "témoin de son temps", utile à la société. Sa mission : critiquer, mettre en abîme, détourner et déconstruire toute civilisation, harmonie, identité, beauté. Ces notions réputées dangereuses, car porteuses de "violences" ou "d'inégalités", doivent être éradiquées. Depuis une décennie, les œuvres d'Art contemporain ont une deuxième mission : défendre la noble cause des "valeurs sociétales" et pratiquer le sermon moralisateur. Ses méthodes sont : questionner, perturber, déstabiliser le public, pour son bien.

L'artiste n'a pas à plaire au public. Sa consécration ne dépend pas de son suffrage. Il doit tout aux institutions qui le récompensent en le légitimant. Son statut social est celui du révolutionnaire institutionnel voué à la subversion. Le fou du roi !

Puis est venue, à partir des années 2000, la conversion de l'Art contemporain en produit financier sécurisé par l'organisation d'une spéculation en réseau fermé. Les œuvres sont celles d'artistes cooptés en amont par les collectionneurs, puis pris en charge en aval par la chaîne de production de la création

L'épisode de Notre-Dame de Paris est peut-être le seul cas récent où le monde politique et les institutions culturelles ont respecté le public qui exprimait sa peine et son désarroi, sans trop tergiverser...

de valeur (hyper-galleries, maisons de vente, foires internationales, médias, musées, institutions, ports francs). L'art contemporain fait aussi fonction de monnaie transfrontière, discrète, blanchissante, infiniment fluide, sans oublier son pouvoir défiscalisant. Enfin, foires et événements de l'Art contemporain permettent de créer des plateformes de rencontres périodiques aux grandes fortunes des cinq continents.

Quel rapport un peuple entretient-il, selon vous, entre la conception de l'art et le territoire sur lequel il vit ? Y a-t-il autant de conceptions de l'art qu'il y a de peuples dans le monde ?

Avoir une identité rend curieux de l'art des autres et même amoureux. Il n'y a pas d'échange sans partage d'identité. Dès l'ère Paléolithique, l'archéologue constate emprunts et influences, L'art est saisi comme un trésor puis assimilé, transformé même s'il vient de l'ennemi. Rome ayant vaincu la Grèce a orné sa ville du pillage de ses sculptures, aimées puis imitées.

Cultures et civilisations s'incarnent dans les paysages, les demeures, les villes. Toute ville est unique et son histoire singulière. L'architecture donne une magnificence aux lieux en reflétant cultes, lois et princes. Elle honore le pauvre, le riche, l'étranger de passage.

Cette volonté indéniable et universelle de célébrer le lieu de la vie sociale commune, de l'améliorer sans cesse, a fait soudain l'objet d'une remise en cause en Occident. Cet attachement à la beauté urbaine a été considéré comme une volonté identitaire agressive, une source d'inégalités, cause de toutes les guerres. Une utopie est apparue, dans les pays communistes puis dans les pays libéraux : celle d'une architecture globale contribuant à effacer les différences humaines pour, soi-disant, engendrer une paix mondiale.

Architectes et urbanistes se sont trouvés au cœur d'une guerre culturelle et se sont vus imposer des normes destinées au monde entier, empêchant une libre création. Dès le début des années Soixante, les diktats ont été très violents tels que construire des bâtiments réduits à un cube sans décor. Vers 1975 on voit aussi apparaître les monuments de dérision et des vitraux d'églises dénaturant le sens du lieu.

Si rapidement certains pays, dont les États-Unis, ont abandonné ce systématisme, la France peine à s'en dégager. Officiellement, beauté, harmonie et identité restent encore idéologiquement combattues.

Restaurer des centres ville, restaurer des monuments, cela a-t-il à voir avec l'art ? Comment percevez-vous le rapport entre art et défense du patrimoine ?

La révolution numérique et les diverses crises mondiales de cette dernière décennie ont remis en cause le conformisme intellectuel établi magnifiant un absolutisme global et méprisant la réalité territoriale. Internationalement, la période hégémonique a pris fin.

L'analyse du Président de SEBL Grand Est Territoire, art et rayonnement



Il n'y a pas qu'en matière de transports ou d'équipements sportifs que nous autres, élus locaux, devons faire preuve de responsabilité envers nos concitoyens. Les choix esthétiques qui président à l'aménagement de l'espace, *a fortiori* quand des œuvres originales issues de la commande publique viennent s'y intégrer, doivent faire l'objet de toute notre attention.

Comment entrent-elles en résonance avec l'âme de nos territoires

et les désirs de ses habitants ? Selon quels critères doit-on marier l'ancien et le moderne ? La mise en valeur du passé grâce, notamment, à l'apport des nouvelles technologies ? Ou le souci de provoquer pour provoquer, selon la tendance dominante des dernières décennies ?

C'est ici que la réflexion d'Aude de Kerros est fondamentale pour bien cerner les enjeux de la création dans l'espace pu-

La vertu de proximité, ciment de la confiance démocratique, doit être aussi la règle s'agissant des choix culturels.

blic. Car elle n'est pas seulement une artiste dont les toiles et les gravures sont exposées dans le monde entier ; elle est aussi une observatrice attentive du monde de l'art dont les prises de positions ne laissent personne indifférent. Notamment quand elle souligne ce qui oppose l'art moderne - qu'elle défend - et l'art dit "contemporain", que chacun est libre ou non d'apprécier mais dont nul ne peut nier qu'il procède presque toujours d'une volonté spéculative, et rarement d'un succès spontané.

Or, rappelle-t-elle, la norme, quelle qu'elle soit, est l'ennemie de la création artistique, et la diversité des expressions sa meilleure alliée. "Le local, dit-elle, devient l'enracinement nourricier pour communiquer avec l'international".

Nous qui, depuis la création d'*Interest*, avons toujours défendu la vertu de proximité, ciment d'une confiance durable entre les territoires et leurs représentants, serions bien inconséquents si nous négligions de suivre cette règle en matière culturelle. L'exemple récent de la reconstruction de Notre-Dame de Paris, où une mobilisation sans précédent a triomphé de l'utopie, démontre que nos concitoyens, grâce notamment à la révolution numérique et aux réseaux sociaux, ont désormais les moyens de se faire entendre. Qui serions-nous pour choisir de rester sourds ?

Thierry HORY

L'utopie de la globalisation ne se réalisera sans doute pas, le monde affirme sa multipolarité. La pandémie, la perte du prestige culturel et intellectuel de l'Europe minent cette idéologie dominante.

La perception de l'espace et du temps a changé : le local redevient l'enracinement nourricier pour communiquer avec l'international. Le *storytelling* unique qui a pris la place de l'histoire n'est plus possible. L'utopie globale qui annonçait un monde futur uniforme, froid, sans conflit, laisse place au rayonnement chaleureux et simultané de multiples lieux qui tireront profit de leurs différences et affinités concordantes.

Peut-il y avoir une alliance subtile entre technologie et promotion de l'art ?

Art et technologie ont toujours été indissolublement liés en ce qui concerne l'innovation. Mais parfois des interactions peuvent être négatives. Ainsi les *mass médias*, vers 1960, ont conquis le monopole de la grande visibilité grâce à la télévision et pu, pour un temps, imposer un art unique, dit "seul contemporain" qui sera, avec l'appui d'autres institutions, seul muséifié, seul coté. Qui aurait pu imaginer l'installation invisible d'un totalitarisme de niche, d'un art unique, dans un monde libéral ?

A contrario, la révolution numérique aide à promouvoir la diversité qui, en réalité, n'a jamais disparu. On le constate en observant la scène complète de l'art. Aujourd'hui, grâce au numérique, des archives alterna-

tives sont consultables par tous : images et *curriculum vitae* des artistes non officiels sont désormais visibles. Tout change quand Photoshop devient accessible en open source en 2004. Ainsi les sites d'artistes se multiplient, les fiches Wikipédia (créées en 2001) foisonnent. Les réseaux sociaux s'activent en 2005 et permettent de partager ce que l'on apprécie. Le pouce en l'air d'approbation apparaît un an après. Au même moment, l'IA des images est disponible sans payer. Elle a joué un grand rôle de révélation en rapprochant les images par analogie. Ce retour à un mode de connaissance visuelle a permis de sortir de l'unique logique conceptuelle de compréhension. Ces données, sans cesse perfectionnées depuis vingt ans, sont accessibles à tout chercheur et ce dans le monde entier.

Pour l'art, les frontières n'existent pas, n'ont jamais existé sauf dans les mondes totalitaires. Le grand public sans identité des *mass médias* n'est plus l'unique public de l'art. Un marché de l'art de la demande existe désormais, face au marché financier de l'Art contemporain.

Pour conjuguer l'architecture, le paysage et l'urbanisme en chaque lieu, il faut sans doute commencer par décriminaliser les notions de beauté et d'identité. C'est ainsi que l'urbaniste pourra réaccorder l'ancien et le nouveau, restauration et création. Le public l'attend et le désire.

Au cœur du global, le local a aujourd'hui le pouvoir de rayonner à nouveau de toute sa singularité. ■

Biographie

Marquée, dès son enfance, par de nombreux séjours en Asie, en Amérique du Sud, au Proche-Orient et en Israël, où elle séjourne plusieurs années, Aude de Kerros a partagé ses années d'apprentissage entre la préparation d'un diplôme à l'Institut d'études politiques de Paris, d'une maîtrise de droit, et la fréquentation des ateliers des graveurs Henri Goetz, S.W. Hayter et Johnny Friedlaende.

Bénéficiant de l'accompagnement et de l'amitié de Jean Delpech, Pierre-Yves Trémois, Albert Decaris et André Jacquemin, elle fait le choix, ses études achevées, de la gravure. Plus de quatre-vingt expositions en France et en Europe, à Berlin, Munich, Trèves, Mayence, Rome, Gênes, Londres et Varsovie l'ont fait connaître.

Elle est invitée et pensionnée par la fondation Konrad Adenauer et lauréate de l'Institut de France (prix Paul-Louis Weiller de la gravure 1988). Elle participe ainsi à l'exposition *De Bonnard à Baselitz* en 1992, au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France à Paris. Au centre d'un corpus de cinq cents eaux fortes, neuf cycles de gravures forment un ensemble lié par la même quête spirituelle. Ses œuvres figurent dans les collections du *National Museum of Women in the Arts* de Washington, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale de France, ainsi qu'à l'Académie des Beaux-Arts de Pékin.

À partir des années 1990, Aude de Kerros se fait également connaître par de nombreux articles de décryptage et d'analyse du monde de l'art, décrivant notamment les deux faces d'une réalité complexe : le monde visible de l'art financier international, le conceptualisme strict de l'art officiel français et les divers courants picturaux non agréés dont traite, notamment, son dernier opus, *L'Art caché enfin dévoilé* (Eyrolles). Parmi ses autres ouvrages, notons *Art contemporain, manipulation et géopolitique - Chronique d'une domination économique et culturelle* (Eyrolles 2019) ; *L'Imposture de l'Art contemporain - Une utopie financière* (Eyrolles, 2015). Pour en savoir plus sur sa pensée, ses œuvres et ses écrits, voici son site : <https://www.audedekerros.fr/> où plusieurs ebooks peuvent être téléchargés.

